

CHAPITRE IX

LE PEUPLE — SA VIE — SON TRAVAIL — SES RESSOURCES

I. — TRAVAIL, PERSONNEL DOMESTIQUE, PRIX DES DENRÉES,
VÊTEMENT ARTISANAT ET NÉGOCE.

II. — PROGRÈS MATÉRIEL, LA VIE AU FOYER, RESSOURCES,
ALIMENTATION, CHEMINS, US ET COUTUMES, L'HABITATION.

III. — DÉMOGRAPHIE

I

Le paysan, en général, était donc emphytéote ou tenancier ; il y avait cependant quelques fermiers ou « rentiers » (en termes de l'époque), à peine une dizaine au xvii^e et xviii^e siècles. Seuls les domaines nobles étaient exploités par des fermiers.

Si le travail était dur, les bras abondaient et ils étaient vaillants, car le village du xvi^e au xviii^e siècle était très peuplé et on n'émigrait pas. A chaque génération il y avait dans tous les foyers des oncles et des tantes qui travaillaient « comme des abeilles » pour la maison. Et cependant la terre demandait encore d'autres bras, mais on les trouvait sans peine. De temps immémorial on allait à certaines foires de Joyeuse ou de Beaumont louer des valets pour la saison ou pour l'année. Certains valets ou servantes passaient toute leur vie dans la même maison, ils s'attachaient à leurs maîtres et les maîtres de leur côté s'attachaient à ces bons serviteurs. Heureux temps!...

Dans le personnel domestique il faut ranger les bergers de village. A peu près chaque hameau avait le sien, notamment Grand Val, Ribette, Labastide, Le Gelly. Le berger réunissait en un seul troupeau toutes les brebis de son quartier et les menait paître soit aux « bartres » soit à l'« hubac » soit sur les crêtes de Grand Val ou de Malaribes où le sapin n'avait pas encore fait son apparition. Ces pâtres étaient à peu près tous originaires de la montagne : Le Puy, Mende, Montpezat, Mayres... Une fois

implantés au pays ils retournaient rarement chez eux. Leurs noms figurent nombreux au registre des décès.

Par contre quand venait la morte saison il y avait des bras de reste. En juillet-août, beaucoup de gens s'en allaient chercher du travail en montagne (1).

Le louage des valets se faisait ordinairement à la St-Michel et à l'année. Le gage était convenu d'avance, il variait selon les époques et aussi selon la capacité de travail. En 1750 le prier Pagès donne à son domestique 52 livres, une paire de souliers et une chemise de toile de maison. L'année suivante, étant content de lui il lui donne un écu de plus. Vers 1780 le même prier donne à son valet 9 liv. par mois et un peu plus tard à un autre 120 liv. pour l'année. Une journée de « fessoyer » se payait 7 sols, la nourriture s'ajoutait toujours à ce modeste gage et toujours s'ajoutaient aussi pour le louage à l'année des gages en nature. Les bergers étaient moins payés mais on leur assurait le vivre, le couvert et le vêtement.

Si avec des gages si modestes, nous serions tentés de dire si dérisoires, on pouvait vivre c'est que l'argent avait alors une très grande valeur d'achat. Voici en effet les prix de quelques denrées de première nécessité autour de 1750.

En 1723, le vin se vendait 19 sols le setier et 30 sols en 1757 (à Ribes).

En 1725, l'avoine se vendait 16 sols la quatrière (à Ribes)

En 1752, le seigle » 32 sols la quatrière au marché de Joyeuse.

En 1784, le blé seigle de montagne valait 3 livres la quatrière, à Ribes.

En 1762, le foin se vendait 35 ou 40 sols le quintal.

» le pain valait un sol 6 deniers la livre, une « tourte » de 13 livres valait une livre 5 sols 6 deniers.

(1) En 1721 un Simon Domergue du Prat meurt à Mende où il était allé avec son beau frère Louis Guischet « pour les moissons de montagne ».

En 1786, le fromage se vend 8 sols la livre.

L'huile d'olive 40 sols le pot à la même époque (1).

Un agneau était évalué 50 sols en 1766.

Une paire de souliers coutait 3 francs (2) 19 sols en 1758, les souliers de femme 3 francs.

Mais tout le monde au village ne vivait pas exclusivement du travail de la terre, un bon nombre de petits cultivateurs joignaient à la culture de leurs champs l'exercice d'un métier. A une époque où chaque petit pays devait se suffire pour le vêtement comme pour la nourriture il ne fallait pas seulement des travailleurs de terre, il fallait aussi des artisans qui tissent les étoffes et confectionnent les vêtements. Aussi trouvons-nous en grand nombre, à Ribes comme ailleurs, des cardeurs des cadissiers, des tisserands, des tailleurs.

On trouvait en abondance dans le pays la matière première nécessaire à la confection des tissus : laine, soie et chanvre. Les femmes à la maison filaient à la quenouille la laine des brebis, les cardeurs filaient les cocons et le chanvre. Des mains des fileuses et des cardeurs le fil de laine, de soie ou de chanvre passait aux mains du tisserand qui le transformait en étoffes pour les usages de la maison. On obtenait ainsi à bon marché le solide drap de cadis, les fines et brillantes « burates » pure soie ou mi soie et mi laine et les toiles de ménage dont on faisait les chemises et les draps de lit. Il ne restait plus qu'à remettre le tissu au tailleur qui en tirait les chauds vêtements d'hiver et les jolis et légers habits d'été. Ainsi tout le vêtement se faisait sur place et presque sans bourse délier. Sans doute il était peu élégant mais il était commode et durable. Un complet de cadis « faisait une génération » disaient les anciens.

Quand le père de famille avait pourvu au vêtement des siens il lui restait ordinairement du fil et des tissus qu'il vendait aux négociants du pays.

(1) Un pot, huile ou vin, valait deux pintes, la pinte deux chopines, la chopine pèse une livre. Le mitadon valait deux cartières, la cartière six boisseaux.

(2) On emploie déjà le terme : franc dans le sens de livre. La livre valait 20 sols et le sol 12 deniers. Le liard valait 3 deniers ; l'écu (argent) valait 3 livres et le louis (or) 24 livres.

Quel entrain, quelle activité joyeuse tout cela suppose, comme la vie au village était variée et quel charme elle devait avoir ! Au Mas de Lafont, au Ranc, au Gélis, au Théron c'était le tic tac de la navette du tisserand que l'on entendait tout au long du jour, ailleurs c'était l'enclume du forgeron ou le rabot du charpentier, un peu partout de gaies et naïves chansons. On chantait à l'atelier, on chantait aux champs, signe évident qu'on était heureux. On travaillait ferme mais sans fièvre et on n'avait pas encore trouvé la formule utilitaire : le temps c'est de l'argent.

Mais avant d'aller plus loin voici un état de l'artisanat à Ribes aux XVII^e et XVIII^e siècles :

1^o Au XVII^e siècle entre 1665 et 1675.

Cardeurs de soie : Jean Dupuy et Pierre Bastide à Ribette. Antoine Teule au Mas de Lafont et Louis Michel au Fabre. Anné Baume et Jean Mouton au Gélis. Claude Broc au Théron et Jacques Boyer au Ranc.

Cardeurs de filosèle : François Bonneton du Gélis, Jean Bertrand de Ribette.

Tisserands : Antoine Vannière de Labastide, André Duranc du Mas de Lafont.

Tailleurs d'habits : Jacques Bertrand à Labeaume, Raymond Tourrel à Labastide, André Béringer au Dabert.

Cordonniers : Jean Dumas du Mas de Lafont, Laurent Pommier du Prat.

Charpentiers : Antoine Salel de Grand Val, Barthelemy Nicolas de Gineste, Jean Tourrel de Labastide, Pierre Blachère du Gélis.

2^o Au XVIII^e siècle de 1724 à 1790.

Cardeurs : 1724. Pierre Teule du Mas de Lafont et en 1758 Jean Bouschier du même village. En 1780, Claude Vermale.

Cadissier : en 1725 Louis Auzière du Théron.

Tisserands : en 1736 Antoine Robert du Ranc, en 1757 Philippe Cavallier du Théron, François Vermale du Gélis, cadissier et burataire, Louis Peytaud du Théron, Jean Boyer du Ranc.

Tailleurs d'habits : En 1730, Louis Chambias du Théron. En 1756 Joseph Roussel du Mas de Lafont, André Fabregou. En 1770 Louis Raymond du Mas de Lafont.

En 1780 Louis Deschanel de Barre au Chauvés.

En 1791 Jean Vincent, maître tailleur au Gélis.

Cordonniers : En 1710 Joseph Chambon du Gélis. En 1770, François Darbous du Gélis, N. Fabre et Jean Charrière du Chauvès.

Forgeron : En 1730, Pierre Merle (originaire de Loubaresse).

Charpentiers tonneliers : En 1730, Joseph Tourrel du Morou, aux Chauvès ; en 1760 Pierre Tourrel, fils du précédent, Charpentier sculpteur (menuisier) Etienne Vincent dit Mazade, au Mas de Lafont. En 1780, Raymond Balazuc, Mas de Lafont.

Maçon : En 1780, Jean Boyer « maître maçon » au Chauvès.

Entrepreneurs : S^r Guillaume Dumas du Mas de Lafont qui mourut d'un accident à Malarce en construisant un pont (1758) S^r Jean Dumas son fils exerça la même profession.

Un rôle spécial de taxes à payer par les marchands, négociants, artisans, gens d'affaires de la Com^{me} de Ribes pour l'année 1780 mentionne 32 taxables dont 25 négociants. Voici leurs noms :

Joseph Blachère,		Joseph Roussel.	0 » 18 s.
Mas de Lafont	3 liv.	Jean Charay, du	
Guillaume Charay,		Gra.	0 » 10 s.
Mas de Lafont.	1 » 10 s.	François Bastide,	
Antoine Dusserre,		≠ Ribette.	0 » 8 s.
Mas du Lafont.	1 »	Pierre Bresson.	0 » 8 s.
Jean Tourrel, du		Antoine Dupuy.	0 » 8 s.
Serre.	1 »	→ Jean Charay, Ri-	
Jacques Salel, La-		bette.	0 » 8 s.
beaume.	1 »	S ^r Dufour, La	
Joseph Latourre.	1 »	Bastide.	0 » 18 s.
Pierre Dupuy.	0 » 12 s.	André Redon.	1 »
Simon Michel.	1 »	Pierre Latourre,	
Guillaume Balazuc,	1 » 10 s.	Gélis.	0 » 15 s.
Joseph Blachère,		Jean Michel.	0 » 8 s.
Gélis.	0 » 18 s.	Jean Dusserre.	0 » 11 s.
Jean Dupuy.	1 »	Pierre Palisse.	0 » 8 s.
Jean et Pierre		Louis Broc, Théron.	0 » 0 s.
Boyer.	1 »		

Le commerce le plus important était celui de la soie, puis venaient ceux de la laine, du bétail... La taxe payée par les négociants était proportionnée à l'importance de leurs affaires. Trente deux familles sur cent, à peu près le tiers, vivaient donc plus ou moins de leur négoce ou de leur industrie (1).

II

Le xvi^e siècle marque un grand progrès sur les précédents, le paysan est de plus en plus à l'aise, les artisans foisonnent, nous venons de le voir, et quelques-uns s'enrichissent. Peu à peu se forme au village une petite bourgeoisie dirigeante.

Une preuve de cette prospérité dans la vie sociale à cette époque c'est qu'on bâtit beaucoup et bien. Ce progrès s'accroît au xvii^e siècle, on construit déjà de façon plus moderne, on agrandit la maison, on l'adapte. La plupart des habitations actuelles de Ribes remontent à 1600 (2).

La vie est frugale, sans doute, mais on mange à sa faim. On fait au pays un bon pain de ménage, mélange de « blé froment et de blé seigle ». La basse cour, l'étable et le jardin fournissent une nourriture saine et abondante. A défaut de pommes de terre, inconnues à l'époque, on consomme des châtaignes. Frais ou desséchés ces fruits sont la base de l'alimentation familiale ; le « cousina » (soupe de châtaignes) si dédaigné de nos jours, revient fréquemment sur la table de famille. On ignore, il est vrai, les commodités et les douceurs de la vie moderne, mais précisément parce qu'on les ignore on ne souffre pas d'en être privé. C'est l'inverse qui se produit aujourd'hui à mesure que les événements consécutifs à la dernière guerre nous ramènent à la simplicité de vie d'autrefois.

Sauf dans les mauvaises années, le paysan, en général, est aussi loin de la misère qu'il l'est de la richesse. L'insuffisance

(1) Archiv. paroiss. — Parmi les industries de ce temps là signalons celle des tuiles au quartier de Prades.

(2) Nous avons de cette époque un document important et fort intéressant ; un registre de baptêmes de 1588 à 1593 ; les actes sont rédigés par le prieur Guigon ou son vicaire. Ce registre compte parmi les plus anciens du Vivarais. Ce n'est qu'au 16^e s. que des ordonnances épiscopales ou royales prescrivent aux cures d'enregistrer les baptêmes de leurs paroissiens, ainsi que les mariages et sépultures. Ce registre tenait lieu de livre de l'Etat civil.

de certaines denrées est compensée par l'abondance des autres. La récolte de blé ne suffit pas à fournir le pain nécessaire ; le vin et la soie permettront de se procurer le blé qui manque. Les échanges se font souvent sur place au village avec les muletiers de la montagne, qui viennent chargés de blé et s'en retournent chargés de vin. Mais en outre les marchés et les foires de Joyeuse permettent de tirer parti du bétail ou de l'excédent des récoltes.

Sauf une dizaine de familles nobles ou bourgeoises, il y avait peu de riches, l'ensemble des foyers vivaient dans une certaine aisance mais il y avait une assez forte proportion d'indigents.

La mendicité n'était pas rare et s'il n'y avait pas de mendiants à Ribes il en passait fréquemment d'étrangers. On en enterre quatre en 1709 l'année du grand hiver. De 1709 à 1780 on compte une dizaine de décès de ces pauvres mendiants, tous venus de la montagne. Tels d'entre eux étaient légendaires et la malignité publique, sans méchanceté certes, les affublait de surnoms bizarres sinon spirituels. Ce qui n'empêchait pas ces bons ancêtres d'être charitables et hospitaliers à leur égard (1).

Avantage assez rare dans le vieux temps, Ribes était relié à Joyeuse par un grand chemin, une route, et cela bien avant 1700. Au XVII^e siècle nous trouvons mentionné plusieurs fois le « chemin royal qui va des Gélis à la ville de Joyeuse » par le Dabert et le Prat et qui passe la rivière d'Allune au vieux pont. Ces voies royales « ancêtres modestes de nos routes nationales » étaient les principales voies de communication de l'époque.

Au delà de Ribes le chemin muletier bifurquait sur Beaumont par Labeaume et sur St-André Lachamp et la Croix de fer par Sauris. Ces chemins faisaient communiquer la montagne et la Cévenne avec Joyeuse et la plaine. De longues caravanes de mulets y circulaient chargés de sacs de blé, d'outres de vin ou de ballots de sel. Naturellement muletiers et marchands s'arrêtaient au passage ; les auberges et les boutiques de Ribes avaient une clientèle assidue, et, paraît-il, un peu bruyante mais bien solvable.

(1) En 1709 on enterre une vieille mendiante de 90 ans : Hélix « de la bataille » et en 1781 un autre « Coucarou » (mendiant) du nom de Jean Ginestière surnommé Jean Petit ou « Très pans mén dous ! »

Les autres chemins étaient pavés (calades). Il y en avait tout un réseau reliant entre eux les hameaux de la paroisse. La plupart existent encore, ordinairement encaissés entre deux murs ils sont raides et tortueux. En temps de pluie ils recevaient et canalisait les eaux ; gros avantage, ils ne demandaient aucun entretien.

La vie n'était pas triste au village malgré la rudesse des temps, on s'y amusait beaucoup. Les veillées d'hiver, par exemple, ont toujours été l'occasion de gaies et amicales réunions. On s'invitait de famille à famille, soit pour la traditionnelle grillade de châtaignes (la rôtie) toujours copieusement arrosée de vin nouveau, soit pour passer agréablement la soirée. Elle se prolongeait pour l'ordinaire assez tard, car on ne s'ennuyait pas autour d'un bon feu, sous les vastes cheminées de pierre à la lumière des tisons ou du vieux « lün », surtout s'il se trouvait dans la société un agréable conteur. C'était en effet le moment où les anciens racontaient aux petits les émouvantes histoires du bon vieux temps, les prouesses du lutin ou les méfaits des sorcières (les fatchinèyres) ; histoires cent et cent fois entendues mais qui bien racontées égayaient toujours et parfois terrorisaient les jeunes imaginations. La croyance aux fées (los fados) fut à certaine époque lointaine assez vivace, paraît-il. D'après cette croyance populaire les méchantes sorcières affectionnaient pour leurs sarabandes nocturnes certains lieux cachés ou sauvages de Malaribes (1).

Le dimanche tout le monde se rendait à l'église, à la messe le matin, aux vêpres le soir, le reste de la journée se passait en délassements, en amusements, souvent pour les hommes en longues séances autour d'une table d'auberge.

Le Carnaval, dont on ne fait plus cas aujourd'hui, était autrefois l'occasion de mascarades et de farandoles bruyantes.

La coutume des sérénades du 1^{er} mai qui jetaient leur note gaie dans le village, s'est totalement perdue aussi.

(1) Le « ron dé lo fochineyro » rocher des sorcières, caché au fond des bois de Malaribes, tire sûrement son nom de quelque vieille histoire. Les fées se réunissaient dans les cavernes du rocher pour laver leur lessive et la légende raconte qu'on entendait de loin le bruit de leurs battoirs.

Celle du charivari aux noces des veufs et des veuves, par contre, s'est, à tort ou à raison bien conservée. Il est généralement accepté de bonne grâce par les intéressés qui savent à quoi s'en tenir : « Chorivari, pago dé vi ». C'est le charivari, paie nous du vin. Les nouveaux mariés payent à boire copieusement et tout rentre dans l'ordre sinon le tintamarre reprend sans pitié.

L'habitation à Ribes a été depuis 1600 à 1700 spacieuse et même confortable si on la compare à la maison des Cévennes ou des Boutières. Sans doute il y a eu à Ribes comme ailleurs le taudis, l'étroite demeure au sol en terre battue, au plancher bas, avec la porte pour unique ouverture. Mais si dans le passé on trouve cette maison de ci-de là au Gélis, au Mas de Lafont et ailleurs, elle était l'exception et elle n'existe plus aujourd'hui. Pour l'ordinaire l'habitation est vaste et commode. Sous de fortes voûtes en pierre de taille, les caves et les étables ; au dessus, des terrasses ensoleillées, la cuisine dallée, immense, centre de la maison, donnant accès par de nombreuses portes, aux divers appartements et dépendances. Une haute et large cheminée en pierre, parfois d'un seul bloc et qui abrite l'hiver toute la maisonnée, en est le principal ornement. C'est là aussi qu'est la table de famille.

Au dessus de la cuisine et des chambres, ordinairement le « poustas » galetas où sèche et se conserve la feuille de mûrier (2^e récolte). Attenante à la cuisine ou toute proche, la « coconnière » ou magnanerie, vaste et bien aérée. Au dehors la « clède », séchoir à châtaignes et souvent tout à côté, le four à pain devenu inutile.

L'habitation en général a belle apparence ; les anciens aimaient le travail bien fait, il est vrai que la pierre du pays, le grès, s'y prête bien. On rencontre encore de vieilles demeures du xvi^e siècle à peu près intactes, mais la plupart ont subi d'importantes modifications dans ces dernières années. Beaucoup grâce au trop commode ciment armé ont été même transformées, pas en beauté il est vrai, transformations heureuses tout de même pour le mieux être des foyers.

Mais revenons au vieux temps, entrons dans une de ces anciennes demeures ; nous sommes en 1756, parcourons-la de la

cave au grenier. Nous y trouverons un ameublement un peu sommaire mais comprenant tout ce qui était nécessaire à la bonne tenue d'une maison de l'époque. Nous verrons également ce qu'elle contenait en blé, en vin, en bétail... et nous constaterons que cette maison, et beaucoup d'autres lui ressemblaient, était loin de la misère.

Voici donc l'inventaire des meubles et effets de N. du Serre.

« Etat des meubles, effets et cabaux »

« Premièrement un chauderon cuivre avec anse de fer contenant sept septiers ».

« Plus deux chauderons garnis de fer avec leurs ances contenant un sétier pièce ».

« Plus quatre lits garnis de paillasses, couvertures, draps et rideaux ».

« Plus une douzaine de chaises demi usées ».

« Plus deux caisses, l'une bois châtaigner contenant cent cartalières de blé et l'autre bois sapin contenant environ quarante quartalières aussi blé »

« Plus deux autres petits coffres contenant les deux vingt quartalières ».

« Plus deux garderobes bois sapin avec leur serrure fermant à clef ».

« Plus deux landiers où chenets, plus un pétrin ».

« Plus une table bois noyer, plus une bourre ou masse de fer ».

« Plus un pot de métal, plus huit bèches, plus deux cuillères de léton ».

« Plus environ cinquante livres d'étain en assiettes, plats, pintes et feuilletes ».

« Plus deux seaux cuivre, plus un bassin aussi cuivre ».

« Plus une crémaillère à sept à huit anaux, plus une poêle à frire ».

Plus soixante dix planches bois sapin, plus quinze pieds droits châtaigner ».

« Plus trente bigues servant de traverses, plus deux aches ».

« Plus dix tonneaux contenant l'un dans l'autre environ quarante huit charges ».

« Plus quatre cuves coulant environ huit cents sétiers ».

« Plus deux pierres à huile contenant les deux cinq sétiers ».

« Plus trente bêtes à laine, plus deux vaches en lait, plus deux chèvres » (1).

En résumé, la vie au village était rude, c'est certain, elle était laborieuse, frugale mais heureuse. La bourse était peu garnie mais on vivait et on s'habillait sur place à peu de frais. Les familles étaient nombreuses, unies sous l'autorité aimée et respectée du père. Attachés au foyer qu'ils ne quittaient jamais ou si rarement, attachés au sol natal sur lequel tranquille s'écoulait leur vie, les paysans unis entre eux savaient s'entraider avec empressement, se divertir honnêtement, vivre et mourir chrétiennement. La Communauté formait une grande famille au sein de laquelle on vivait moins isolé qu'aujourd'hui, moins chacun pour soi. On avait davantage peut être besoin les uns des autres, on le sentait et ce besoin créait des liens de réelle fraternité.

III

La paroisse de Ribes n'a jamais été une grosse paroisse. La plus ancienne statistique connue, celle de 1464 donne 55 taillables (plus de 55 foyers) ce qui suppose une population d'au moins 500 habitants à la fin du xv^e siècle, étant donné que les familles étaient nombreuses alors. Un recensement très approximatif fait à l'aide des paroissiaux nous donne pour 1628 cent treize foyers, si l'on compte les hameaux de Labeaume, du Serre et de Chassournet, et une population atteignant plus de 600 âmes.

En 1664, d'après le vieux Compoix on comptait à Ribes cent un chefs de famille, même statistique en 1721. En 1780 un état des contribuables donne cent trente un foyers ; à peu près autant en 1791. Le chiffre de la population a du osciller pendant longtemps, de 1600 à 1850 autour de sept cents âmes.

(1) Papiers Turrel du Serre. Etat fourni pour une requête en justice.

Voici en parrallèle, village par village les statistiques de 1628 et 1664.

Recensement — 1628 —

1664 — d'après le vieux Compoix

I. — Eglise et Mas

1. M^{re} Raymond Guigon, prieur
2. M^{re} Thomas Guigon, bailhe.
3. M^{re} Pierre Malignon.
4. Etienne Dupré.
5. Barthélemy Bastide.

I. — Eglise et Mas

1. M^{re} Maurice Parier, prieur.
2. M^{re} Louis Tastevin, notaire
3. Pierre Dupuy.
4. Antoine Dupré.
5. Marie Guischet.

II. — Les Gélis.

6. Guillaume Jaussoin(Chabrol)
7. Simon Chambon.
8. Philip Chambon.
9. François Dumas.
10. Michel Champetier.
11. Claude La Tourre.
12. Estienne Gasche.
13. Cl. Broc (gendre Gasche).
14. Jehan Sadoulle.
15. Claude Charays.
16. Anthoyne Bonneton.
17. Philip Bonneton.
18. Jacques Bouschier.
19. Barthelemy Andibert.
20. Claude Chappellut.

II. — Les Gélis

6. Claude Blachière,
7. Antoine Chambon.
8. Jean Chambon.
9. M^e François Dumas.
10. Michel Mouton.
11. Antoine Tourre.
12. Jacques Dupuy.
13. Louis Collomb.
14. Jacques Sadoulle.
15. Pierre Charays.
16. François Bonneton.
17. Michel Bonneton.
18. Jean Roubert.
19. Barthélemy Audibert.
20. Michelle Audibert.

III. — Chauvet. Goujat. Théron.

21. Anthoyne Audibert.
22. Jacques Roussel.
23. Henrye Vidal.
24. Anthoyne Coulon.
25. Goujat. Claude Fabre (1).
26. M^e Pierre Bouzige.
27. Mathieu Dupuy
28. Le Théron. Simon Audibert
29. Noël Fayolle.

III. — Chauvès. Goujat. Théron.

21. Antoine Guigon. 
22. Jacques Roussel.
23. Thomas Valent.
24. Claude Fabre.
25. Mathieu Dupuy.
26. Etienne Rieu.

(1) Ce Fabre a donné son nom au hameau du Goujat, appelé depuis Le Fabre.

IV. — Mas de Lafont. Codou.

- 30. Mathieu Rotgier.
- 31. Philip Arifon.
- 32. Jehan Channac.
- 33. Antoine Gineste.
- 34. Loys Gévaudan.
- 35. Jean Theule.
- 36. Etienne Theule.
- 37. Laurent Dupuy.
- 38. André Bertrand.
- 39. Jehan Lafont.
- 40. Claude Monnier.
- 41. André Duranc.
- 42. Simon Broc.
- 43. André Bouschier.
- 44. *Codou* Andriessé Vigier.
- 45. M^e Jacques Arifon.
- 46. Loys Blanc.

V. — Le Ranc — Labastide

- 47. *Ranc*. Thomas Broc.
- 48. Claude Haultdibert.
- 49. Jacques Duranc.
- 50. *Labastide*. Jehan Causse.
- 51. Claude Tourrel.
- 52. Etienne Chalas.
Jacques Charrière (gendre)
- 53. Claude Peytaud.
- 54. Sauveur Coste.
- 55. Raymond Dusserre.
- 56. Simon Haultdibert.
- 57. Jacques Blachière.

VI. — Ribette

- 58. Jehan Dupuy.
- 59. Pierre Dupuy.
Daniel Dupuy (fils).
- 60. Philip Gascon

IV. — Mas de Lafont. Codou.

- 27. — Martine Rotgière.
- 28. — Anne Arifonne
- 29. N. Channac.
- 30. André Gineste.
- 31. Louis Gévaudan.
- 32. Antoine Theule.
- 33. M^e Antoine Dusserre.
- 34. Etienne Audibert.
- 35. André Bertrand.
- 36. Louis Duranc.
- 37. Jean Bouschier.
- 38. *Codou*. Pierre Champetier.
- 39. Jean Arifon.
- 40. Jean Revergier.

V. — Le Ranc. Labastide.

- 41. *Ranc*. Jacques Broc.
- 42. Claude Broc.
- 43. Guillaume Duranc.
- 44. Jacques Duranc.
- 45. Anné Duranc.
- 46. Noel Tourre
- 47. Claude Fayolle.
- 48. *Labastide*. Jean Tourrel.
- 49. Claude Tourrel.
- 50. Antoine Charrière.
- 51. Louis Pouzol.
- 52. Jean Causse.
- 53. Raymond Dusserre.
- 54. Antoine Rouv.

VI. — Ribette

- 55. Louis Dupuy.
- 56. Pierre Dupuy.
- 57. Jean Dupuy.
- 58. S. Claude Lascombe.

- Sr Claude Lascombe
(gendre).
61. Simon Robert.
62. Mathieu Deranc.
Michel Bertrand (gendre).
63. M. Gévandan.
64. Loys Tourrel.
65. Charles Champetier.
66. Loys Gineste.
97. Pierre Bastide.
68. Jehan Duranc.
69. Antoinette Valente.
70. Catherine Allamelle.

VII. — Le Prat

71. Jehan Boissin (Dabert)
72. Barthelemy Dupuy.
73. Jehan Rouvière.
74. Francois Duplan.
75. Antoine Julian.
76. Loys Leitgier (ou Vigier).
77. Anthoyne Velay.
78. Philippe Chabassut.
79. Michel Duranc
80. Raymond Duranc.
81. M^e Pierre Allamel.
82. Michel Champetier.
83. Thomas Pomier.
84. Philippe Rouvière.

VIII. — Le Serre. Labeaume

85. Loys Béringier.
86. Pierre N.
87. Labeaume André Reboul.
88. Simon Duranc.
89. Simon Biscarat.
90. Loys Tourre.
91. Pierre Coulon.
92. Pierre Malaribe.
93. Adrien Brujet.
94-96. Marie Rotgier. Claire
Gasconne et Loys Arifon
(personnes seules)

59. Noël Deschanel.
60. Jehanne Fabresse.
61. Michel Bertrand.
62. Philip Tourrel.
63. Louis Gineste.
64. Louis Bastide.
65. Jean Duranc.

VII. — Le Prat

66. André Béringer.
67. M^e Barthelemy Dupuy.
68. Barthélemy Guischet.
69. Joachin Vedel.
70. Hélix Chabassude.
71. M^e Pierre Allamel
72. Thomas Pomier.
73. Pierre Jaussoin

VII. — Le Serre. Labeaume.

74. Pierre Beringier.
75. Labeaume. Pierre Duranc.
76. Simon Biscarat.
77. André Tourre.
78. M^e Pierre Colomb.
79. Pierre Malaribe
80. Barthelemy Malaribe.
81. Raymond Reyne.

IX. — Grand Val

97. M^{re} Etienne Mollier de Grand Val.
98. Pierre Dusserre.
99. Loys Gineste.
100. Barthelémy Audibert (Coste chaude).
101. Mathieu Audibert (Coste chaude)
102. M^e Adrien Valent.
103. Anthoyne Salel.
104. Jehan Duranc (Tribis).
105. Nicolas N.
106. Pierre Pellacuer.
107. Jehan Gourdon.
108. Anthoyne Duranc (Sauris).
109. M^e Combe.
110. Jacques Blachiere.

X. — Chassournet-Malaribe

111. Pierre Tourre.
112. Jehanne Gévaudan.
113. Malaribe. Claude Audibert.
114. Sans indication de lieu Jehan Deleuze.
115. Jacques Allenc.

XI. — Grand Val

82. Monsieur de Grand Val.
83. Pierre Dusserre.
84. Pierre Ranchet.
85. Francois Malmazet.
86. M^e Adrien Valent.
87. Anthoyne Salel.
88. Simon Arnal.
89. Pierre Ribouton.
90. Simon Biscarat.
91. Louis Duranc. (Sauris).
92. Philippe Lafont.
93. M^e Thomas Guigon.

X. -- Chassournet-Malaribe

94. Pierre Tourre.
95. Mathieu Tourre.
96. Claude Bourelly.
97. Raymond Peytaud.
98. *Malaribe* André Audibert.
99. André Plagnol.
100. Jean Tourre.

Une constatation intéressante : la survivance d'un certain nombre de noms. Quelques familles, après trois siècles, vivent toujours sur les lieux où ont vécu leurs ancêtres, tels les Bastide, les Turrel, les Dupuy, les Latourre, les Charay, les Audibert, les Béringier, les Dusserre...

A côté des noms de famille, nous trouvons dès le 17^e siècle des surnoms attachés à peu près à chaque maison. Ses habitants pouvaient changer de nom, le surnom restait. Quelques uns se sont conservés jusqu'à ces derniers temps, la plupart sont oubliés.

En voici une liste d'après le prieur V. Pagès, il est intéressant de les connaître, ils situent les foyers et permettent de distinguer les familles de même nom.

1. Blachère de Martel (Grand Val).
2. Blachère d'Hilaire (Gélis)
Dupuy d'Hilaire —
3. Blachère de Touillaoud (Chauvès).
Redon, Boyer de Touillaoud (Chauvès).
4. Blachère du Procureur (M. Lafont).
5. Bastide de Ligonest (Ribette)
6. Bonneton de Sauzet (Gélis).
Colomb de Sauzet.
7. Broc de Gary (Théron).
Michel de Gary.
8. Boyer de Lavie (Le Prat).
9. Arnald de Ploumet (Tribis).
10. Bertrand de Chatus (Gélis).
11. Cédât et Dupuy de Roubert
Dusserre de Roubert (Ribette).
12. Cédât de Rocher (Grand Val).
13. Charay de Bieuzette (Mas de Lafont).
14. Charay du Gra (Eglise).
15. Charrière de Roussel (Labastide).
16. Champetier de Barre (M. de Lafont).
17. Bresson de Coulette (Ranc).
18. Dupuy de Berguier (Labeaume).
19. Dupuy de Ginestous (Ribette).
20. Dupuy de Picard (Le Prat).
21. Dupuy de Pascaou (Grand Val).
22. Dusserre de Ravat (Gélis).
23. Dusserre de Ramée (Labastide).
24. Dusserre de Lacombe (Ribette).
25. Guigonde Brujet (Labeaume)
26. Latourre d'Arlis (Gélis).
27. Latourre de Renque (Ribette)
28. Monnier de Reboul (Labeaume).
29. Monnier et Tourrel de Chabrol (Gélis).
30. Michel de Thogne (Gélis).
31. Michel de Franceze (Prat).
32. Payant de Chéou «
33. Payant de Nébout.
34. Palisse de Bieuzet (Gd Val)
35. Robert de Mialhe «
36. Robert du Poul (M. de Lafont).
37. Robert d'Esther (Ranc).
38. Roussel de Gorbes (Chasournet).
39. Roussel de Palisse (B. Grand Val).
40. Tourrel du Morou (Chauvès)
41. Tourrel de Picard (Labastide).
42. Vermale de Vidaou (Ribette)
43. Vermale la Grille (Fabre).
44. Jounent de Chaulette (Prat, l'Eglise).
45. Vigier de Bourjoy (M. Lafont).
46. Vigier La Vie (Goujaton).

Quelle est l'origine de ces surnoms ? Elle nous échappe la plupart du temps. Ils n'ont rien en tout cas de désobligeant et les anciens s'en servaient couramment.

Les cent ou cent trente foyers que comptait autrefois le village étaient peuplés, débordants de vie. Le chiffre des naissances dépassait toujours et souvent de beaucoup celui des décès. Il est vrai cependant que la mort faisait parfois des coupes sombres parmi les berceaux. C'étaient de vrais massacres d'innocents que faisaient de loin en loin les épidémies, la variole surtout. En 1709 on compte 37 décès dont une vingtaine de petits enfants ; en 1710 encore 36 décès, même proportion d'enfants. Sans doute le terrible hiver de 1709 fut-il pour quelque chose dans cette extraordinaire mortalité. En 1741 c'est le chiffre énorme de cinquante sept décès, dont quarante enfants en bas âge, qui figure sur les paroissiaux ; cette fois on nomme bien la variole. Deux ou trois fois en un siècle on a à déplorer le retour de la terrible épidémie (1).

On a parlé à tort de l'extrême longévité des anciens. Sur une période de trois siècles (1590-1890) nous avons trouvé rarement des vieillards atteignant ou dépassant 90 ans et les octogénaires étaient aussi rares qu'aujourd'hui.

Voici quelques statistiques de naissances et décès :

De 1621 à 1630		De 1705 à 1714	
Naissances		naissances et décès.	
En 1621 — 14 baptêmes.		En 1705 — 20 baptêmes — 7 décès.	
1622 — 22	»	1706 — 23	» 13 »
1623 — 20	»	1707 — 24	» 14 »
1624 — 16	»	1708 — 17	» 14 »
1625 — 24	»	1709 — 23	» 37 »
1626 — 16	»	1710 — 12	» 36 »
1627 — 16	»	1711 — 14	» 7 »
1628 — 24	»	1712 — 20	» 4 »
1629 — 16	»	1713 — 11	» 4 »
1630 — 18	»	1714 — 16	» 5 »
Moyenne — 18		Moyenne 18 naissances 14 décès.	

(1) De 1705 à 1730, en 25 ans, nous enregistrons 477 naissances et 264 décès.
 De 1730 en 1755, même période de 25 ans 532 » 464 »
 En 50 ans 1009 » 728 »

Une moyenne calculée sur 50 années, de 1715 à 1765, donne 23 naissances, 13 décès et 3, 16 mariages annuels. Cette moyenne se maintient jusqu'au milieu du siècle dernier. Elle fléchit dès 1850 pour diminuer de moitié vers les années 1900. Au début du siècle la paroisse dépasse encore 500 âmes, elle atteint à peine 300 habitants en 1930.

Cependant Ribes paraît moins atteint que d'autres villages par le fléau de la dépopulation ; on a émigré beaucoup, les berceaux n'ont pu combler les vides faits par la mort, seule l'immigration compense en partie les départs et les décès.